

LETTRE DE BULGARIE

Pour une plus large participation des femmes aux Jeux Olympiques

par M^{me} N. Lekarska, Secrétaire du Comité Olympique Bulgare

Un bref regard rétrospectif sur l'humanité est suffisamment édifiant pour nous convaincre que les femmes ont dû toujours lutter pour obtenir ce que nul, jamais, en aucune façon n'aurait dû avoir le pouvoir de leur retirer : leurs droits humains. Et il est en vérité incroyable que de nos jours, lorsque

le génie humain a dépassé ce qu'on avait cru être les limites du possible, les femmes doivent encore se heurter ici et là à un conservatisme moyenâgeux que rien ne peut justifier. Elles doivent lutter d'une part pour obtenir l'égalité des droits et de l'autre — une fois l'égalité acquise — contre les entraves

éventuelles quant à son entité. C'est à ce deuxième genre qu'appartiennent les difficultés qu'elles rencontrent dans la pratique sportive.

Il ne viendrait à l'esprit de personne de nier que le plus grand mérite, quant au développement rapide et puissant du sport à l'échelle mondiale, revient au mouvement olympique ; que sans les Jeux Olympiques, la promotion de la femme dans ce domaine n'aurait probablement jamais trouvé sa consécration internationale. Et cependant... sans compter que le nombre de sports purement masculins est plus grand, le rapport de corrélation entre sportifs et sportives en général, et aux Jeux Olympiques en particulier: accuse une disproportion contre nature au profit du sexe dit fort.

Pourquoi les femmes doivent-elles être entravées dans leur développement sportif ? Les arguments à l'appui de cette thèse sont de deux ordres : la pratique constante des sports se refléterait, prétend-on, défavorablement sur sa santé ; et en deuxième lieu, la pratique active des sports conduirait à l'enlaidissement de l'aspect physique de la femme en la privant de son charme féminin.

La première de ces thèses a été réfutée plus d'une fois et de façon solidement argumentée par une série de physiologistes. Mais voyons ce que pourrait dire à ce sujet le simple observateur, peu averti des questions de la physiologie. Rappelons-nous l'ancien adage *Mens sana in corpore sano*, maxime de Juvénal. Serait-il donc valable pour les hommes uniquement ? Le sport est un moyen d'équilibre de la personnalité humaine, et cela se rapporte naturellement aux deux sexes, sans aucune discrimination. Et ce qui plus est, la femme est le plus souvent, de nos jours, beaucoup plus surchargée que l'homme. En dehors des soins inhérents à la maternité, elle est engagée professionnellement et socialement, dans tous les domaines de l'activité humaine. Pour s'acquitter de ses multiples et diverses obligations elle a besoin d'une robuste santé, d'une capacité de travail accrue, de détente. Le sport lui offre, dans cette voie, un secours inappréciable. Qu'il en soit ainsi la meilleure preuve en sont les Jeux Olympiques eux-mêmes.

Quiconque a eu la chance d'assister aux Jeux d'une Olympiade n'a pu ne pas vibrer en voyant la santé resplendissante, la vitalité qui jaillissent des meilleures sportives. Que recèle donc cet extérieur rayonnant sinon, une saine ambition, l'efficiencia, la volonté, la persévérance, une vie hygiénique — autant de qualités tellement indispensables pour la vie.

Je vois encore l'Australienne Shirley Strickland, détentrice de deux médailles d'or aux Jeux de Melbourne, montée sur le strapontin olympique, objet de l'admiration enthousiaste et unanime, cherchant du

regard, dans la multitude de spectateurs, deux petits êtres — ses deux enfants, qui, après la remise des médailles, se précipitaient, fous de joie, dans ses bras. Robuste et élancée, luttant et triomphant dans l'arène sportive, tendre mère et camarade estimée de ses collègues — voilà l'aspect de la championne olympique.

Au fil de l'histoire de la participation féminine aux Jeux Olympiques, nous relevons, l'un après l'autre, des faits qui viennent démentir de façon éloquente le point de vue du préjudice que les sports porteraient à la santé de la femme. Dans son ouvrage *Nous vous présentons les Olympiques* l'auteur D. Michev indique un nombreux groupe de championnes olympiques, mères de familles nombreuses. On y voit figurer D. Erwin (plongeurs) et l'escrimeuse Mithell (Etats-Unis) — mères de quatre enfants chacune : l'athlète Fanny Blankers-Koen (Pays-Bas) et Dorothy Tiller (Grande-Bretagne), l'escrimeuse Hélène Müller-Priss (Autriche) — chacune mère de deux enfants. Ces sportives ne sont pas dignes d'admiration pour leur médaille d'or et leur record mondial seuls, mais aussi pour leur longévité sportive, participant aux Jeux Olympiques aux âges de 16, 20, 24 ans. N'oublions pas non plus les gymnastes soviétiques sans rivales aux Jeux d'Helsinki, de Melbourne et de Rome. A Helsinki la moitié de ces jeunes femmes souples et élancées telles Urbanovitch, Danilova, Douguelli, Mouratova étaient mères de famille.

Sur leur exemple s'entraînent aujourd'hui des dizaines de milliers de jeunes filles, jeunes femmes et mères, surtout là où leur évolution sportive est encouragée par la société. Une démonstration péremptoire du concept mûr chez les femmes quant aux avantages pour elles de la pratique sportive en sont les manifestations de masse aux grands festivals nationaux de culture physique, nommément les Spartakiades d'Union soviétique, de Tchécoslovaquie, de Bulgarie — panorama émouvant de santé, de grâce, de souplesse et de force féminines — gages d'une future génération saine.

Tous ces faits ne suffisent-ils pas encore pour réveiller de leur sommeil léthargique quelques ancêtres contemporains ?

En ce qui concerne la deuxième thèse, notamment le reproche adressé aux sports de faire de la femme un être sans grâce, il faut en conclure que les tenants d'une telle position sont désespérément myopes ou bien qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine d'observer des entraînements et des compétitions de sportives. S'ils sont esthètes ils ont de ce fait beaucoup perdu, parce que la sportive contemporaine est en général gracieuse et élancée, exception faite de quelques lanceuses, qui n'ont visiblement pas obtenu leur puissance en résultat de la pratique sportive mais qui ont bien choisi ces disciples de

force parce que leur constitution même et les données physiques indispensables en l'occurrence, qu'elles possèdent, les y portaient tout naturellement.

La vie a changé, à tel point, que le type de la femme poupée fragile, menant une vie sans but et vivant pour le seul plaisir de l'homme, se rencontre heureusement de moins en moins. Mais malgré cela toutefois, la pratique des sports n'a pas encore pénétré substantiellement dans les mœurs féminines. Il existe malheureusement encore de par le monde d'immenses régions du globe où il est impensable pour la femme de pouvoir se livrer à une quelconque activité sportive. Il en est ainsi en Afrique, dans une partie de l'Asie, là où un dense voile soustrait encore le visage de la femme aux regards d'autrui, où les shorts, le corps sain exposé à l'air et au soleil constituent encore la pire des hérésies.

Un stimulant est donc nécessaire, un exemple entraînant, pour qu'il soit compris, derrière les persiennes hermétiquement closes de l'arriérisme, que le sens de l'adage *Mens sana in corpore sano* est valable, à titre égal, pour la femme. Et ce stimulant est en évidence : les Jeux Olympiques sont tellement saturés de contenu et de beauté qu'ils entraînent dans un envol irrésistible les ambitions saines de la jeunesse du monde entier. Ils sont à la fois le moteur, le levier du progrès sportif et son reflet, comme dans un miroir.

*

La décision du Comité International Olympique à sa session d'Athènes d'élargir la participation féminine aux Jeux Olympiques en

ajoutant de nouvelles épreuves au programme olympique féminin mérite tous les éloges. Elle est l'expression et la conscience de la responsabilité que porte le Comité International Olympique en ce qui concerne le développement du sport parmi les femmes, un pas en avant encore surtout si l'on considère que la participation des femmes aux Jeux Olympiques ne suit point la cadence du développement des sports. En 1900 aux Jeux de la II^e Olympiade quelques femmes seulement participaient aux compétitions de tennis; en 1908 leur participation se réduisait à quelques unités, dans le tir à l'arc. Ces disciplines disparaissaient par la suite du programme olympique. C'est seulement en 1912, aux Jeux de Stockholm que furent inclus la natation féminine, en 1924 — l'escrime, en 1928 — l'athlétisme et la gymnastique, en 1948 — le canoë et en 1932 — le dressage équestre. Mais les femmes s'adonnent avec ardeur à la pratique d'une série d'autres sports encore, qui pour une raison ou une autre ne figurent toujours pas au programme olympique, notwithstanding la circonstance qu'ils sont parfaitement adaptés au physique de la femme et exercent une influence salutaire sur sa santé. Espérons que cette lacune sera également comblée dans le très proche avenir.

Si dans la vie sociale, les femmes, dans plusieurs régions du monde, sont hélas toujours encore contraintes de devoir lutter contre les préjugés et les restrictions moyenâgeuses à leur égard, qu'elles trouvent au moins dans le domaine des sports la transcendante liberté de pensée qui est l'apanage même de l'Olympisme.